

**RIEF**

**Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

1 | 2011

Varia

---

## *Salud Camarada !* Un reportage sur la guerre d'Espagne par Mathieu Corman

Paul Aron

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/961>

DOI : 10.4000/rief.961

ISSN : 2240-7456

### Éditeur

Seminario di filologia francese

### Référence électronique

Paul Aron, « *Salud Camarada !* Un reportage sur la guerre d'Espagne par Mathieu Corman », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/961> ; DOI : 10.4000/rief.961

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Salud Camarada ! *Un reportage sur la guerre d'Espagne par Mathieu Corman*

Paul Aron

---

- 1 La guerre d'Espagne a été un événement historique majeur. On y a vu, à juste titre, les prolégomènes de la seconde guerre mondiale. Tous les grands acteurs de la politique européenne y ont participé (les pays capitalistes-démocratiques, les pays fascistes-nazis et les pays qui se réclamaient du socialisme). Les effets du conflit n'ont pas été moins importants. Les déchirures de la société espagnole qui en ont résulté s'observent encore de nos jours. À l'époque même, par ailleurs, il s'est agi d'une guerre civile particulièrement médiatisée par les premiers grands reportages photographiques<sup>1</sup>. La littérature et le cinéma s'en sont également emparés, avec le succès que l'on sait. De là, également, un grand nombre de travaux scientifiques, qui ont été consacrés à tous les aspects du conflit<sup>2</sup>. Pourtant quelques acteurs sont restés dans l'ombre, soit parce qu'ils étaient vraiment secondaires, soit parce la documentation à leur sujet était difficile à trouver. Mathieu Corman, journaliste, libraire et, à ses heures, écrivain belge, est de ceux-là. C'est son reportage sur la guerre d'Espagne que je voudrais présenter dans cet article.

## Un libraire dans la tourmente

- 2 Mathieu Corman est né le 15 février 1901 à Lontzen, près d'Eupen, dans une petite ferme herbagère expropriée en vue de l'élargissement de la gare d'Herbesthal<sup>3</sup>. Son père, décédé quand le jeune Mathieu avait trois ans, était wallon et sa mère était eupenoise d'origine flamande. La famille, bilingue, était très catholique. Mis en pension chez les franciscains à Völkerich, près de Gemmenich jusqu'à l'âge de dix ans, le jeune garçon suit les cours de l'école moyenne à l'Institut Saint-Joseph à Dolhain. À la déclaration de guerre, résidant en territoire allemand, Corman doit interrompre ses études. Il travaille à la ferme maternelle en apprenant les langues. Engagé volontaire dans un corps d'artillerie de l'Armée belge à l'arrivée des forces alliées, Corman est affecté au Corps des interprètes militaires puis à la mission belge près du quartier général britannique à Cologne. En 1921, il est transféré au

bureau des renseignements politiques de l'armée belge d'occupation, puis il exerce diverses fonctions administratives en Belgique ou en Allemagne. Déjà il se montre curieux. Il suit la grève des travailleurs allemands et des ouvriers de la Ruhr contre la tentative de coup d'État de Wolfgang Kapp entre le 13 et le 17 mars 1920 contre la République de Weimar ; son premier reportage paraît dans *La Nation belge* en 1920.

- 3 En 1925, en vue de s'installer comme libraire sur la côte, il devient secrétaire de la société des Grands Hôtels du littoral. En mars 1926, il épouse une de ses vingt-cinq cousines et ouvre sa première librairie, avenue Buyl à Ostende, la Librairie du Carillon. Il en aura trois, à Ostende, Bruxelles et à Knockke (Zoute). La librairie ostendaise était ornée d'une grande fresque murale représentant les portraits de 52 écrivains, exécutée par le peintre Labisse, grand ami de Mathieu Corman. C'est aussi Labisse qui est l'auteur du dessin reproduit sur la fameuse liseuse qui entoure encore chaque livre vendu chez Corman. Dans l'après-guerre, et jusqu'aux années 1970, il possédait un des principaux fonds de livres en tous genres en Belgique ; il arborait fièrement le slogan publicitaire : « la plus grande librairie d'Europe ». À l'heure actuelle, seules subsistent, sous une forme plus commerciale, les librairies Corman du littoral.
- 4 Après un séjour au Maroc où il assiste aux dernières opérations de « pacification » française (*Vers le soleil marocain*, 1933), en 1934, par sympathie avec le mouvement d'insurrection qui éclate dans les Asturies, Corman se rend en Espagne (à moto) avec un ami. Il en ramènera un remarquable reportage. En 1935, il adhère au parti communiste belge. Il voyage en Europe centrale et dans les Balkans. Il publie *Terres de trouble*.
- 5 En 1936, Corman retourne en Espagne pour participer à la lutte républicaine. Durant les premiers mois, il combat aux côtés des anarchistes de la colonne Durruti, et il revient en Belgique en décembre 1936 pour rédiger *Salud Camarada*!<sup>4</sup> Il repart quelques semaines plus tard, en tant qu'envoyé spécial du quotidien *Ce Soir* et de l'Agence España. Retour à la mi-mai, probablement. Son combat pour la République espagnole ne s'interrompt pas à ce moment, puisque, dès sa réinstallation à Ostende, il s'occupe d'un home d'enfants espagnols en coopération avec le Secours rouge international. La petite histoire raconte qu'il rapporta de Guernica deux bombes incendiaires qui n'avaient pas explosé. Il les transporta en moto d'Irún vers Ostende. Elles finirent par être jetées dans la mer après les premiers bombardements d'Ostende en mai 1940.
- 6 Partisan armé dès 1941, recherché par les Allemands, Corman part pour l'Angleterre le 20 octobre 1941, avec l'accord du parti communiste, pour y suivre des cours de sabotage. Il reste toutefois bloqué dans le Midi de la France jusqu'à la fin de mars 1942, et passe en Espagne en avril. Arrêté à Barcelone, il est détenu pendant six mois à la prison cellulaire de Figueras, puis encore trois mois et demi au camp de Miranda. Le consul de Belgique Jottard parvient à l'en sortir, et Corman rejoint alors l'Angleterre en compagnie du Dr Marteaux à la fin de janvier 1943. Sous le nom de Robert Craven, il suit un entraînement de parachutiste. Mais la sûreté militaire belge s'opposant à son parachutage, il se borne à participer à l'activité du Front de l'Indépendance à Londres. Il rentre en Belgique le 7 novembre 1944, et renouvelle son adhésion au PCB un mois plus tard. Dans les années 1950, la vente des ouvrages de Kravtchenko et de Virgil Gheorghiu par la librairie Corman sera ressentie par le PCB comme incompatible avec l'adhésion au parti. Corman restera néanmoins fidèle à ses convictions communistes jusqu'au bout. Il employa comme libraires plusieurs personnalités engagées politiquement comme l'ancien surréaliste hennuyer André Lorent ou l'écrivain Charles-Louis Paron. Ce dernier travailla aussi à la librairie du Monde entier, spécialisée dans l'importation de livres soviétiques,

que Corman avait aidée à mettre sur pied avec le responsable communiste Xavier Relecom.

- 7 Ouverte à nouveau dès la libération, la librairie d'Ostende est régulièrement visitée par des représentants du parquet de Bruges qui, sur dénonciation d'un confrère, sont à la recherche de livres « pornographiques » et d'ouvrages illégalement importés de France (et donc soustraits aux droits de douane). À plusieurs reprises, Corman sera poursuivi et même condamné pour diffusion d'ouvrages contraires aux bonnes mœurs (tel un ouvrage illustré sur le peintre Delvaux).
- 8 Corman est l'auteur d'un seul roman alimenté par ses souvenirs de guerre, publié d'abord sous le pseudonyme de Nicolas Cravenne (*Ami entends-tu ?*, 1963, réédité en 1970) et d'un ouvrage retraçant ses démêlés avec le parquet de Bruges (*Outrage aux mœurs*, 1971). Mais son œuvre la plus intéressante est sans doute constituée par les reportages qu'il réalise en Espagne (*Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*, 1935), dans les Balkans (*Terres de trouble, aventures de deux flâneurs dans les Balkans d'aujourd'hui*, 1935 ; *Drougar*, 1956) et en Russie (*Le rendez-vous de Koursk : mes contacts directs avec les Soviétiques chez eux*, 1974). Voyageur soucieux de son indépendance, Corman rencontre des personnalités, mais aussi et surtout les gens ordinaires que son équipement (une moto ou un des premiers « camping-cars ») ne manque pas d'intriguer. Les dialogues sont pleins de naturel et les observations souvent pertinentes.
- 9 La mort de Corman reste un peu mystérieuse. On a retrouvé son corps en 1975, le jour de son anniversaire, dans les bois de son enfance à Lontzen. Suicide très probablement, mais dont les raisons n'ont pas été rendues publiques.

## L'Espagne au cœur

- 10 Les conditions dans lesquelles Corman a pu se rendre sur le front autant que le contexte de la publication de son reportage indiquent à suffisance qu'on ne saurait lire son livre comme un simple témoignage. Contrairement à son premier voyage dans les Asturies ou aux reportages qu'il rédigea au retour des démocraties populaires, *Salud Camarada !* porte la marque des enjeux et polémiques du temps. Les deux premiers chapitres de *Salud Camarada !* ont partiellement paru dans l'hebdomadaire *Le Rouge et le Noir* de Pierre Fontaine les 13 janvier, 3 février et 14 avril 1937. Le dernier chapitre est, lui, construit à partir des correspondances adressées par l'auteur au quotidien français *Ce Soir* entre le 24 avril et le 10 mai 1937. Ils ont été revus et organisés avant l'impression le 28 juin 1937, à compte d'auteur, aux éditions Tribord. Ces dates sont importantes. Elles rappellent que la guerre civile espagnole fait encore rage au moment où paraît le livre. Elles indiquent donc aussi dans quel esprit travaille Mathieu Corman. En intervenant ainsi à chaud, sans prendre de recul critique, il fait de son reportage un livre d'intervention : il peut espérer, à son modeste niveau, orienter son lecteur à mieux comprendre le sens du combat républicain, et donc participer quelque peu à la défense de la démocratie.
- 11 Divisé en trois parties d'importance inégale, le livre de Corman s'articule en plusieurs séquences qui n'avaient sans doute pas été prévues comme telles. La plus longue partie, sur laquelle s'ouvre le livre, rend compte d'un long périple sur le front d'Aragon et de Madrid. La qualité de l'écriture et le témoignage même de l'auteur indiquent qu'il s'agit de son projet original, tel qu'il résulte de son engagement militant dans l'aide militaire étrangère à la République. Toutefois, destiné à paraître sous forme de reportage,

l'ouvrage dissimule la vocation combattante de l'auteur et se présente sous des dehors journalistiques. Cette dimension est accentuée par la seconde et surtout troisième parties, qui forment effectivement la matière de correspondances de guerre.

- 12 Comme plusieurs autres militants étrangers, c'est vers la Catalogne que Corman s'est d'abord dirigé. On ne connaît pas la date de son arrivée en Espagne, mais elle se situe vraisemblablement en septembre ou en octobre 1936 et sans doute a-t-il rapidement été dirigé vers les combats. Les événements rapportés montrent qu'il a passé plusieurs semaines sur le front d'Aragon avant de suivre les hommes de Durruti dans leur progression vers Madrid.
- 13 Dans son roman *Ami entends-tu ?* (1970), Corman mettra en scène un libraire qui s'est rendu en Espagne, « côté anarchiste » (p. 63). De fait, il se trouve aux côtés des troupes issues des FAI (Fédération anarchiste d'Espagne) et de la CNT (Confédération nationale des travailleurs, syndicat d'obédience anarchiste) de Catalogne, et des tout premiers « internationaux » qui les ont rejoints.
- 14 Le front d'Aragon était principalement tenu par les anarchistes de la FAI et de la CNT ainsi que par les troupes du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste, trotskiste) qui y affrontèrent les rebelles après leur victoire à Barcelone à la fin du mois de juillet 1936. La région était devenue un véritable terrain d'expérimentation du « pouvoir populaire » tel que le concevaient les anarchistes, avec la mise en place de « comités » qui dirigeaient la vie publique et la stratégie militaire. Entre août et novembre, le front d'Aragon incarne « le pouvoir révolutionnaire le plus original »<sup>5</sup>. Les comités de chaque village poursuivent les « fascistes », assurent la collectivisation des terres et le démantèlement des propriétés de l'Église et des latifundiaires. Ils soustraient ainsi la région à l'autorité du gouvernement central. À cette expérience sociale révolutionnaire s'ajoute une autre singularité : contrairement aux autres secteurs du front, quelques victoires y avaient été remportées sur les insurgés (dont celles de Monte Aragon et d'Estrecho Quinto, que rapporte précisément Corman). La possibilité d'atteindre Huesca, puis Saragosse, point stratégique qui commandait l'ouverture de la région nord tenue par le général Mola, existait peut-être. Mais les armes faisaient défaut, et cet avantage temporaire ne put être exploité. Après la stabilisation du front d'Aragon, une part des troupes qui y étaient engagées fut transférée vers Madrid à partir de la mi-novembre. Certains anarchistes et trotskistes accusèrent le gouvernement de la République, dans lequel le rôle du parti communiste et des alliés soviétiques grandissait, d'avoir sciemment négligé ce front au profit de la bataille pour la capitale, plus symbolique et plus cruciale à leurs yeux. Pourtant lorsque ce front fut renforcé, au printemps suivant, Huesca tint bon, et les Républicains ne purent jamais forcer le passage.
- 15 Quelques semaines après Corman, un autre étranger effectua exactement le même périple. Débarqué à la mi-décembre à Barcelone, l'écrivain anglais George Orwell faisait partie des troupes du POUM qui combattirent en Aragon, parfois dans les villages mêmes où Corman était passé quelques mois plus tôt. Son extrême sensibilité à l'évolution rapide des rapports de force en Catalogne nous donne la clé du titre choisi par Corman. Orwell raconte en effet que, dans les premiers jours, « tout le monde se tutoyait, en s'appelant "camarade", et l'on disait *Salud* au lieu de *Buenos días* » ; quelques mois plus tard, au moment où le régime républicain restaure son autorité sur Barcelone, le vouvoiement revient<sup>6</sup>. Mais les deux auteurs divergent dans l'analyse des événements. Orwell montre crûment le désarroi et l'impréparation des troupes républicaines, là où Corman souligne avant tout leur courage et leur solidarité. Orwell insiste par ailleurs sur la violence de

l'opposition entre trotskistes, anarchistes et communistes catalans. Appartenant au parti vaincu, il fait de son livre une manière d'hommage au POUM. C'est aussi la dissolution de la « division Lénine », devenue le 29<sup>e</sup> régiment du POUM l'année suivante, qui fait l'objet du film de Ken Loach<sup>7</sup>. Corman s'interdit ce genre de commentaire, même si, pour une part, l'allusion discrète au « salut » des camarades semble montrer où vont les sympathies de l'auteur. Il faut sans doute aussi mettre au compte de son anticonformisme et de son combat pour la liberté sexuelle le choix de publier le « carnet de Libertario » dont la tonalité homosexuelle est extrêmement rare dans les écrits militants du monde ouvrier. Toutefois, Corman se range manifestement au nombre de ceux qui estiment que le combat contre le fascisme doit passer avant les dissensions internes entre anarchistes et communistes. C'était d'ailleurs aussi le sentiment d'Orwell en retournant sur le front après les événements de Barcelone : « Quels que puissent être les défauts du gouvernement de l'après-guerre, il y avait une chose certaine : c'est que le régime de Franco serait pire »<sup>8</sup>.

- 16 Membre du parti communiste, publiant des articles dans un organe du parti français, Corman atténue la tonalité anarchiste au fur et à mesure de la progression de son récit. Il met dès lors l'accent sur des thèmes et des comportements qui sont communs aux groupes dont l'antagonisme croît au moment même où il publie son reportage en volume. La seule allusion qu'il se permet est l'avertissement que lance Durruti à un de ses amis ministre anarchiste (SC, p. 200). L'hommage vibrant qu'il rend au chef emblématique des libertaires catalans se situe précisément au moment où les forces de Durruti ont rejoint Madrid. Le pathos de la fin de la seconde partie, qui évoque « l'âme du mort » et le sacrifice auquel consent la mère de Pedro, est en quelque sorte équilibré par l'annonce sans autre commentaire de la « militarisation » de la colonne anarchiste, c'est-à-dire son intégration à la nouvelle armée régulière de la République (SC, p. 253). La mort de Durruti, assassiné d'une balle dans le dos, est attribuée à la « cinquième colonne » alors que certains ont discuté cette interprétation. De la même manière le slogan célèbre de la Pasionaria communiste Dolores Ibarruri, *No pasaran!* est détourné au profit des combattants anarchistes des montagnes d'Aragon (SC, p. 203). Ainsi, par petites touches, Corman masque-t-il le fossé qui se creuse dans la gauche espagnole. De la sorte également, son texte se veut au service de l'Espagne républicaine tout entière, et non d'un de ses partis.
- 17 Un autre aspect du livre mérite d'être souligné, parce qu'il rejoint un des thèmes de la propagande républicaine. Les soldats de Franco sont soit des troupes marocaines, soit leurs alliés italiens ou allemands ; lorsqu'il s'agit d'Espagnols, l'accent est mis sur leur embrigadement forcé ou sur leur aveuglement « mystique ». Aussi Corman insiste-t-il à maintes reprises sur les transfuges qui abandonnent le camp rebelle. En Aragon, quelques miliciens prennent le « *Camino de la libertad* » (SC, p. 27) ; ils sont rejoints un peu plus tard par des syndicalistes (SC, p. 47), puis c'est un aide boulanger qui traverse les lignes (SC, p. 155), un groupe d'une vingtaine de soldats entraînés par l'ordonnance d'un commandant fasciste (SC, p. 173), des Arabes (SC, p. 213) et deux Basques enfin dont un caporal (SC, p. 305). S'il est certain qu'une guerre civile entraîne ce genre de pratiques, sa transformation en leitmotiv littéraire relève, elle, de la volonté de convaincre.
- 18 La troisième partie du livre est celle qui lui a donné sa (relative) notoriété, même s'il est manifeste qu'elle a été rédigée dans l'urgence. Elle est à la fois la plus politique et la plus liée à l'actualité.

- 19 Corman est envoyé spécial de *Ce soir*. À ce titre, il circule sur le front basque. Le 24 avril, il envoie son premier reportage, encore factuel, sur le blocus de la ville. Mais dès le 27, le ton devient plus tragique : la technique du « tapis de bombes » mise en œuvre par l'aviation nazie sème en effet la terreur dans les populations civiles et plusieurs villages sont rasés. Après Guerricaiz (Arbatzegui Gerrikaitz, en basque), où il assiste en direct au bombardement, Corman est avec son confrère anglais George Lowther Steer, du *Times*, le premier journaliste à pénétrer dans la ville de Guernica, quelques heures après le passage dévastateur des bombardiers.
- 20 Corman ne quitte pas le front basque après ces événements tragiques. Il assiste de près à la bataille du mont Sollube, dont il rend compte au jour le jour, du 7 au 10 mai, pour les lecteurs du journal. Ainsi le 10 mai, il se retrouve aux premières loges en compagnie du plus célèbre photographe de la guerre d'Espagne<sup>9</sup> :
- À côté de moi filme notre reporter photographe Capa. Le tir des mitrailleuses et des tanks immobilisés se fait très précis. Nous avons des morts, on apporte des blessés. Un milicien veut montrer à Capa un petit tank avançant seul, caché par les broussailles. Sa main se couvre de sang, traversée par une balle explosible. Dans les yeux du milicien, une lueur étrange :  
— No pasaran !<sup>10</sup>
- 21 Les clichés de Robert Capa, publiés dans *Ce Soir*, illustrent la violence des combats dont parle Corman. Mais le ton épique, qui convient au journalisme d'intervention, affaiblirait un livre publié après la défaite républicaine sur ce front. C'est pourquoi Corman ne reprend pas ce passage dans *Salud Camarada !* Pour la même raison, son texte publié le 23 juin : « Comment j'ai suivi le raid d'un tank républicain dans Bilbao occupé » ne figure pas non plus dans l'ouvrage. Par contre, les faits précis qui disent son indignation, le spectacle des cadavres brûlés, des corps tailladés, cette jeune fille dont le bas du corps est réduit en bouillie rendent concrètement l'horreur du spectacle dont Picasso fera, dans son grand tableau en noir et blanc intitulé *Guernica*, le symbole même de cette guerre.
- 22 Corman insiste enfin sur deux aspects importants de cette phase de la guerre. En ce printemps 1937, l'armée républicaine a été réorganisée sur le modèle d'une armée régulière, avec l'aide de conseillers soviétiques. Les communistes ont été les premiers à exiger cette évolution. Elle était un gage indispensable d'efficacité, mais également le moyen pour le parti de s'imposer comme la principale force militaro-politique du Front populaire républicain. Plusieurs engagés volontaires dans les Brigades ont fait connaître à leur retour les conflits, voire les exactions qui ont accompagné cette mainmise. Ce sera, on l'a vu, le but de Georges Orwell. C'est également le cas du Belge Nick Gillain, qui dénonce dans *Le Mercenaire* non seulement la conduite de la guerre par les Républicains, mais aussi, nommément, plusieurs responsables communistes coupables selon lui d'exécutions sommaires, comme le Français André Marty, commandant de la base d'Albacete, ou l'avocat belge Jean Bastien<sup>11</sup>. L'interrogatoire du pilote allemand par Corman est évidemment d'une tout autre tonalité : il se clôture par une note humaniste et l'espoir des remords de conscience du militaire. De la même manière, en insistant simultanément sur l'efficacité de l'armement fourni par l'URSS, et sur les fragiles victoires qu'il permet de remporter, le livre de Corman se conclut implicitement sur la légitimité des choix communistes. Il ne se laisse pourtant pas aller à un optimisme illusoire : la réflexion d'Alonso « Je me demande où ces salauds vont chercher tout cela » (SC, p. 337) montre que les combattants républicains savent de quel côté l'équilibre des forces bascule irrémédiablement.



## Une écriture de l'événement

- 23 Ami des livres auxquels il a voué sa vie de libraire, Corman ne cherche pas à faire du « style ». Son écriture se veut efficace, directe, mue par ce qu'elle décrit et non par l'exhibition de l'art de l'écrivain. La tradition à laquelle il se rattache est bien celle du grand reportage, celle de John Reed, d'Albert Londres ou de Joseph Kessel. Comme eux, il établit avec son lecteur ce que l'on pourrait appeler un « contrat de vérité ». Le fait de rapporter des événements qu'il a vus en personne ou d'interroger ceux qui y ont assisté directement se révèle par l'usage de la première personne du singulier. Le « je » qui parle se met à la barre des témoins. Comme devant un tribunal, il jure implicitement de dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ».
- 24 Bien entendu, la vérité est une notion toujours subjective et discutable. En l'occurrence, elle l'est à deux titres au moins. D'abord, comme on l'a vu, parce que le contexte de la publication et les enjeux historico-politiques ont pour effet que Corman gauchit son récit, volontairement ou non, dans un sens favorable au camp républicain tel qu'il s'est réorganisé en juin 1937. Ensuite, et ceci vaut pour tous les récits journalistiques, parce que le témoin ne peut parler que de ce qu'il connaît personnellement, c'est-à-dire d'une toute petite partie de l'événement. Or la vérité d'un événement n'est pas nécessairement perceptible par ceux qui en sont les acteurs, c'est même souvent le contraire. Si le célèbre héros de Stendhal, Fabrice, avait écrit un reportage sur la bataille de Waterloo, il n'aurait bien évidemment pas rendu compte de ce qui s'y est réellement produit. Le récit journalistique doit donc à la fois respecter le regard particulier qu'il peut poser sur les faits, et tenter de généraliser ce regard sous peine de tomber dans l'anecdote. Mais il importe que cette généralisation ne fasse pas perdre de vue le « contrat de vérité », et qu'elle ne s'éloigne donc pas trop du témoignage de première main. La tension entre ces deux plans est au cœur de l'éthique du correspondant de guerre. Elle habite également le mode de narration de *Salud Camarada !*
- 25 Dans *Salud Camarada !*, la distribution des interventions directes du narrateur suit précisément les phases du récit que nous avons repérées précédemment. Les chapitres les plus anciens sont plus descriptifs. Corman dessine des paysages (le début du livre est caractéristique) ou rend compte d'une atmosphère. Les faits s'organisent en récits de quelques pages, qui sont presque des nouvelles. Le texte journalistique est ainsi retravaillé. À l'inverse, lorsqu'il rapporte des événements plus récents (ou qu'il reprend les dépêches envoyées à *Ce Soir*), Corman adopte un ton plus direct, sa phrase s'abrège, presque comme celle d'un communiqué militaire : « Les nouvelles sont inquiétantes. Plus au nord, le front a cédé. Il faut s'organiser sur place, rapidement... » (SC, p. 254). Il n'hésite pas à se mettre en scène ou à intervenir personnellement dans le récit. À cet égard, le plus beau passage du livre est l'interrogatoire de l'officier allemand à qui il raconte le massacre de Guernica. Le témoin devient ici acteur : « J'ai l'impression d'avoir réussi un miracle. » (SC, p. 324) Le propos « littéraire » du début contraste ainsi avec l'extrême subjectivité des dernières lignes : le narrateur pleure comme un enfant dans sa chambre à la pensée des miliciens qui vont mourir. Ces deux tonalités très différentes forment comme les pôles extrêmes entre lesquels se déploie le récit. De l'un à l'autre, une grande variété de registres suscite l'intérêt du lecteur. Descriptions, dialogues, commentaires se succèdent rapidement. La manière dont Corman rapporte une attaque nocturne est caractéristique (SC, « Alerte », p. 37-42) : il trace d'abord le décor général de l'action,



rapporte les faits en style direct (« les camions blindés sortent de leurs cachettes antiaériennes ») ou même elliptique (« le tank n° 4 réclame un mitrailleur »), puis il focalise l'action sur des acteurs particuliers. On suit le narrateur à l'intérieur du même tank n° 4, dont les servants sont décrits de près. Après l'engagement proprement dit, le point de vue s'élargit à nouveau. L'usage du nom propre (« Antonio Lopez ») rend le texte crédible et concret. On comprend néanmoins que le combat a été victorieux (« l'ennemi se retire vers ses positions de départ »). Le récit a très exactement les qualités des clichés de Robert Capa ou des autres photographes de guerre : il donne une image vivante et précise de l'événement, même si, comme les photographies, il est le résultat d'un travail sur le choix de l'image, sur le cadrage et sur les contrastes.

- 26 Le livre de Mathieu Corman est donc à la fois le témoignage exceptionnel d'un des Belges qui a pris part à la guerre d'Espagne, un reportage « en direct » d'un correspondant de guerre, et, pensons-nous, un texte sensible et émouvant. Son actualité est pour une part liée à la commémoration du 70<sup>e</sup> anniversaire du déclenchement du conflit. Mais elle tient aussi, et c'est sans doute le plus important, à l'impératif moral qui y apparaît : le devoir de témoigner, la faculté d'indignation face aux injustices, la nécessité d'intervenir, à la mesure de ses moyens, dans la marche du monde.

---

## NOTES

1. Sur le rôle des journalistes dans la guerre d'Espagne, on peut lire l'excellente étude de M. Martin, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005.
2. Les relations entre les écrivains français et la guerre d'Espagne ont fait l'objet de plusieurs études d'ensemble, comme Dossiers H, *Les Écrivains et la guerre d'Espagne* (Paris, 1975) ou M. Bertrand de Muñoz, *La Guerre civile espagnole et la littérature française* (Paris-Montréal, 1972), l'article « Les écrivains et la guerre d'Espagne » d'Emilio Sanz De Soto (*Le Monde diplomatique*, avril 1997, p. 26-27) ou le dossier « Intellectuels, écrivains et journalistes dans la guerre d'Espagne », *Aden*, n° 5, octobre 2006. Pour ce qui est des Belges, ces relations ont été étudiés par P. Aron (« La guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones : étapes d'une réception littéraire », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1987, 3, p. 581-603, partiellement réédité dans *Aden*, *op. cit.*), puis par André Bénit qui a consacré sa thèse de doctorat au sujet, ainsi que plusieurs articles (notamment : « Les écrivains francophones de Belgique et la guerre d'Espagne », dans M. Boixareu et R. Lefère (dir.), *L'Histoire de l'Espagne dans la littérature française*, Paris, Champion, 2003, p. 727-741 ; « Guernica dans la conscience des écrivains francophones de Belgique », *Thélème*, 2003, 18, p. 5-20). D'un point de vue historique, voir aussi le dossier édité par José Gotovitch et Els Witte dans la *Revue belge d'histoire contemporaine*, XVIII, 1987. Les contributions en sont disponibles sur internet : <<http://www.flwi.ugent.be/btng-rbhc/fr/>>.
3. Cette biographie a pu être rédigée grâce aux renseignements biographiques fournis par l'auteur dans ses différents ouvrages, l'autobiographie qu'il a remise au parti communiste en 1945, et la notice nécrologique « Anarchist tot in de dood... » parue le 28 février 1975 dans *De Zeewacht* sous la plume de Jo Deensen.
4. M. Corman, *Salud camarada! Cinq mois sur les fronts d'Espagne*, Ostende/Paris, Tribord, 1937. Dorénavant SC.

5. P. Broué et É. Témime, *La Révolution et la Guerre d'Espagne*, Paris, Éditions de Minuit, 1961, p. 118.
  6. G. Orwell, *Catalogne libre*, Paris, Gallimard, « Idées », 1976, p. 14 et 130.
  7. *Land and Freedom*, 1995.
  8. G. Orwell, *op. cit.*, p. 180-181.
  9. On trouvera sur le site de l'agence Magnum les principales photos réalisées par Taro et Capa à ce moment-là.  
Photos de Gerda Taro :  
SPAIN. Near Huesca. Aragon front. Republican soldiers. August-September 1936.  
Photos de Cornell Capa (Robert Capa © 2001 1936) :  
SPAIN. Near Huesca. Aragon front. Republican soldier. August-September 1936.  
SPAIN. Madrid. After an Italo-German air raid. The Nationalist offensive on Madrid, which lasted from November 1936 to February 1937.  
SPAIN. Bilbao. Basque region. Extinguishing a fire in a gas deposit hit by an Italo-German air raid. May 1937.  
SPAIN. Bilbao. Running for shelter during an air raid, May 1937.  
SPAIN. Bilbao front. Basque region. Loyalist soldier during the battle of Mount Sollu. May 1937.
  10. *Ce Soir*, 10 mai 1937, p. 5.
  11. N. Gillian, *Le Mercenaire*, Paris, Fayard, 1938.
- 

## INDEX

**Mots-clés** : Corman (Mathieu), guerre d'Espagne, reportage, témoignage, récit de guerre